

## RETOUR À LA PARANOÏA

Jacques Chazaud

J'ai avancé, en diverses occasions, quelques propositions sur « la » paranoïa à partir de mon travail de psychiatre freudien. Bien évidemment, je n'entends pas reprendre tout ce que j'ai pu formuler par le passé dans plusieurs chapitres de livres ou articles de revues. En cédant aux sollicitations de Daniel Zagury, je me propose simplement de rappeler ici, de façon forcément elliptique, quelques articulations qui, pour n'être pas plus importantes que d'autres, n'ont cependant pas trouvé suffisamment d'écho à mon gré.

- ***In statu nascendi***, la paranoïa m'est apparue comme une issue de secours devant une expérience affleurante de dépression-dissociation liée à une problématique introjective maléfique et dépersonnalisante. Avant que la catastrophe ne prenne sa figure spécifique, il y a – dans la genèse et l'expression de ses prodromes – un moment exquis de battement schizo-désagréatif rattrapé dans la restauration « caractérielle » d'une image (ré)idéalisante de Soi ; laquelle surmonte, avec les moyens du bord, les affres d'un vécu de dilacération sadique explosive et morcelante, comme la tentation symétrique d'une reddition masochique cédant à l'intrusion annihilante par l'Autre. Ceci me paraît au cœur des aspirations d'homogénéité, d'intégrité, de pureté, d'infailibilité, de sainteté, etc., qui sous-tendent l'aspect défensif forcené de la prétention paranoïaque, comme reflet d'une extrême « faiblesse du Moi » qui s'expose d'ailleurs, initialement, dans les plaintes hypocondriaques dont le délire fait fonction, à l'occasion, d'extraction.

- J'ai parié très longuement ailleurs du type, du mode, de la fonction, du rôle, de l'usage, comme **des limites de la projection** dans le délire paranoïaque. Plus loin que ses relations, à mon avis, « impertinentes » sur les plans sémantique

et économique-dynamique avec la « forclusion » selon les lacaniens, exécuteurs testamentaires du scotome de Laforgue et détourneurs de l'héritage forclusif-discordantiel de Pichon et Damourette, j'ai tenté d'en situer les connexions avec le déplacement, le déni et les clivages (du Moi, des pulsions, des imagos) <sup>1</sup>. Qu'il me suffise de rappeler que la projection paranoïaque, si on lui garde un sens, est autant (si ce n'est plus) une façon attributive de regagner les objets en fuite imaginaire, fut-ce sur le mode de la persécution, qu'un procédé de désattribution d'un agissement pris dans les retombées du ratage des sublimations, quand sa réalité actuée (et non son fantasme) la rend par le fait « irrépessible ». A savoir : inaccessible au refoulement qui, ne l'oublions pas, ne saurait porter que sur des représentations. Ceci implique, au passage, que – parmi d'autres facteurs de reniement narcissique de la culpabilité – l'homosexualité du paranoïaque, là où elle est en cause, a le plus souvent, à un moment ou l'autre, été effectivement accomplie ; et que le débat avec ce qu'elle implique de risques subjectifs dans la régression de l'idéalisation à la perversion ne peut se traiter que sur le mode de la dénégation et du rejet-expulsion. L'homosexualité déçue dans les avanies affligeantes de la relation réelle était déjà, il est vrai, la dernière chance d'une tentative d'identification narcissique et de retrouvaille de l'objet. Mais elle était cependant, dès toujours, infiltrée d'un potentiel ambivalent d'incorporation destructrice liée aux avatars et transformations anales extrêmes des défaillances de la relation d'objet oralo-archaïque sous-jacente ; relation sur laquelle la facticité et les événements de l'actualité relationnelle rouvrent des perspectives en abîme et en abyme.

- J'ai parallèlement trouvé que la persécution paranoïaque faisait d'ailleurs régulièrement **système** avec une polarité mégalomaniacale et une dimension perverse. C'est ce que j'ai baptisé « **le trépied paranoïaque** ». Rien ne me donne à penser que l'absence d'intérêt rencontré par cette désignation de ce qu'on nomme, en langage convenu, un fait de structure fût imputable à ce que l'illustration princeps que j'en donnais référât aux relations directes de la pédagogie et de la pédophilie. Non plus qu'à la thématique qui destinait alors, comme chez Gilles de Rais, l'enfant à être (dans le retournement de la passibilité en activité) la victime toute désignée du viol et du meurtre, aux fins d'accès magique à une jouissance ainsi paradoxalement purifiée, comme à une réunification de soi grâce à l'éviscération envisagée des petites-filles.

Pour ce qu'il en est de la mégalomanie, que mon patient fût à la fois l'œil de Brahma (vision omnisciente), l'épaule de Vishnou (auto-soutenance) et la Quatrième Personne de la Sainte Trinité : « l'Ainsi soit-il », où se révélait, outre son rang familial, la négation de son angoisse bisexuelle d'avoir été désiré fille (ainsi soit-elle !), je pensais que ça pouvait donner à réfléchir lorsque ça aboutissait à la conclusion « logique », énoncée bien sûr dans la rigidité rationalisatrice et la rigueur obsessionnelle, qu'il était « Monsieur *tout* le monde »...

Pour revenir sur le pôle pervers, je le trouvais (pour l'avoir cherché) bien souvent (mais non exclusivement) incarné dans la pratique de la fellation (condensation

1. Il devrait être clair qu'un instant assimilée à l'inadmissible, hystérique de la perte de l'objet d'amour, la **Verwerfung** (réalisation) correspond chez Freud, ici à une déconsidération consciente, ailleurs, et surtout, à la nécessité d'un refoulement secondaire d'urgence devant le dévoilement intempestif d'un contact refoulé. Le reste appartient aux contradictions diverses de niveaux et de motions coexistant dans l'illogisme d'un inconscient mû par le principe du plaisir ; enfin au clivage et à la dénégation...

sein-pénis) souvent assortie, dans le clivage, de sermons édifiants sur des sujets de morale sexuelle comme de haute métaphysique, dignes des conceptions théologiques des hérétiques Patarins, Bogomiles et autres Bougres<sup>2</sup>. Je ne pense pas, là encore (mais sait-on jamais ?), qu'inclure les plus hautes spéculations spirituelles (et idéologico-politiques aussi bien), plus encore que dans la paranoïa, dans sa tentative de réparation de l'idéal resexualisé, ait eu de quoi choquer mes contemporains. Mon trépied, pour être resté sans succès, n'en gouverne pas moins la clinique, la sémiologie et tes mouvements évolutifs. Il explique encore les frontières incertaines avec d'autres structures. Je n'entends pas reprendre à ce propos, sur le fond et dans les formes, les intersections, bijections et ressemblances entre paranoïa et maniaco-dépression selon leurs respectifs triomphes ou souffrances. Sauf à rappeler que ça m'a été l'occasion (assortie d'à-côtés sur la névrose de caractère) de soutenir que les enjeux distribués du Moi idéal à l'Idéal du Moi reflétaient la condition du premier de se prendre dans (et pour) l'idéal du Ça.

Certaines formes de petite délinquance – essentiellement le vol dans sa signification de tentative, par arrachement de biens, de compenser le manque lié aux carences en bons objets internes, et de substitution prédatrice des introjections ratées – fait facilement équivalence, dans la paranoïa, avec la perversion comme tentative déviée de réappropriation objectale. Perversions et délits apparaissent ici comme des moyens de reconquête de la réalité. Comprenez qui pourra !, ou alors qu'il lise ma traduction du livre de Glover sur La naissance du Moi.

- Une autre de mes avancées fût de démontrer (en 1965) le rôle privilégié, dans ce que j'ai appelé la Scène Conjugale (et plus trivialement « l'engueulade »), d'une mise en **Scène Primitive Cannibale**. Celle-ci s'avère responsable du « meurtre d'âme » que subit le futur paranoïaque par le **réel des agissements parentaux** en des interactions légèrement plus sensibles qu'une transcendantale « forclusion du nom-du-Père »<sup>3</sup>. J'ai dressé à ce propos des tableaux vivants où tout se retrouve : du sordide écœurant à la tentative de meurtre, pour fonder **l'introject dévastateur** et, pour ainsi dire, « inaniseur ». Il ne s'agit pas d'inanité – encore que... – mais d'une angoisse « d'inanition » somatopsychique, créant une véritable carence dans le métabolisme psychique de ceux qui refuseront désormais de se reconnaître en affamés de Bon Sein et d'amour. De ceux qui devront, dès lors, transformer leur sadisme oral renforcé en un surinvestissement anal défensif, au niveau de l'Œdipe inversé, dans une impossible quête de l'objet narcissique perdu avant que d'avoir été investi, et dans la recherche crispée d'une vigilance garantissant contre toute surprise du retour effractif des **excès de la violence-jouissance**... Ma surprise a été très grande de retrouver ainsi un mythe australien fondé dans une pratique socioculturelle, économique et sexuelle parfaitement définie, me donnant l'occasion belle de souligner qu'on pouvait – là comme ailleurs – trouver plus qu'une « graine de vérité » dans les délires ; mais bien la trace de profondes **réalités traumatiques**. De celles qui font sauter tout pare-excitation, comme toute possibilité d'assimilation résolutive eu égard aux fantasmes archaïques « déchaînés » ou, plus exactement, échappant alors à toute possibilité d'évolution et de liaisons symbolisantes.

2. Je n'ai pas la place d'évoquer ici l'exhibition et le transsexualisme paranoïaques.

3. Ceci n'est pas pour nier que le père du paranoïaque (j'ai dit ailleurs ce que je pensais de celui de Schreber) défaille (par ses insuffisances ou excès) dans sa fonction médiatrice-symbolique Mais pour souligner qu'il faut préciser en quel sens, et comment dans la trivialité.

La catégorie de **la violence fondamentale** (en jouant, il est vrai sur la confusion signifiante violent/violant) incluant toutes les pénétrations dévastatrices, par tous les bouts, par une imago des parents-combinés, au mieux aménagée en mère phalique sodomisante autant qu'orale effractive (cf. ce qu'en a fait, dans le retournement du fantasme littéraire renfermant péniblement le délire, le plus illustre de nos Marquis), a connu depuis un beau destin ; y compris pour la théorie de l'interprétation ; mais sans que ma part soit jamais reconnue. Elle ne l'a pas plus été dans ce que j'ai réhabilité, depuis si longtemps, de la valeur et de la portée considérable des concepts férencziens de l'intropression traumatique, du terrorisme de la souffrance, de la confusion des langues, des culpabilités empruntées, qui semblent désormais faire partie du new-look psychopathologique. J'y avais probablement pensé trop tôt pour qu'on le prenne en compte. Cette remarque dont je laisse à d'autres d'apprécier si elle concerne mon identification hystérique au paranoïaque (ou pire encore), soulève un vaste problème, que j'ai fait traiter plus généralement dans le mémoire de mon élève Gauthier, sur les rapports de la sensibilité et de la revendication hystérique d'être objet de désir. Il y a longtemps d'ailleurs que j'ai énoncé la bifurcation hasardeuse, en schizophrénie ou paranoïa, du délire de relation juvénile, comme de la dépression d'infériorité sur de lointaines antécédences de phobies ou d'obsessions dans l'enfance.

Quoi qu'il en soit, c'est par le fil et l'aiguille du « traumatisme »<sup>4</sup> que se crée ce mode particulier « d'identification à l'agresseur » (Ferenczi là encore, avant qu'Anna l'accapare !) animatrice de la philosophie anale rétroprojetée pour maîtriser le « mauvais » incorporé dans l'échec d'une assimilation identificatoire. J'ai essayé de montrer comment cela renvoyait, de fait, à toute l'économie et à la topique du narcissisme, comme aux assises du Moi et aux particularités d'une variété de triangulation prégénitale.

- La violence n'est pas que subie. A l'occasion elle est mise en acte, dans la paranoïa. Elle a alors fonction de contre-investissement de la passivité et de ce que celle-ci réveille de l'angoisse transitionnelle de destruction dans l'oscillation du fantasme d'intrusion attractive, sur les deux versants (sujet-objet) du sadisme oral sous-tendant la représentation d'une pulsion de pénétration éviscérante (laquelle n'est pas pour rien, au passage, dans la résistance à l'investigation psychanalytique). Mais le cas du crime paranoïaque, que je n'ai fait qu'*effleurer*, est un peu différent. Mes conversations avec D. Zagury, qui insiste opportunément sur ce que le meurtre n'est pas inscrit dans la continuité de la paranoïa, mais dans l'échec de son système, m'ont convaincu qu'il apparaît au moment où la clôture caractère-délinquante **défaill** et que le sujet ne peut plus se donner l'illusion de... « l'infaillibilité », de « l'impeccabilité », non pas au sens simple, et présent, de la morale du Surmoi ; mais à celui, à nouveau, de l'absence de tout « défaut » – défaillance. C'est que se profile alors le spectre du retour de l'insupportable de la faillite inaugurale d'un approvisionnement en bons états du Moi identifiables, comme l'échec des tentatives secondaires d'idéalisation par lesquelles il avait cru pouvoir maîtriser l'insoutenable surexcitation d'une orgie de destruction introjectée. Le meurtre, à son tour, rétablit l'intégrité narcissique paranoïaque qu'il permet de restaurer, et non d'exprimer. Comme le délire c'est, au fond, une... tentative de guérison (parfois, il protège d'ailleurs à l'évidence de la déplétion suicidaire).

4. Une fois pour toutes ! pour moi le traumatisme résulte d'un télescopage intempestif de l'imaginaire et du réel, pour créer un ravage symbolique. Je ne suis pas lacanien, mais quand même !...

Il y aurait probablement beaucoup à ajouter sur cette prise en considération du narcissisme secondaire du paranoïaque, dans ses rapports avec la déroute de son narcissisme primaire et des images et destins de l'objet anal et des fantasmes de fécalisation. A. Sombret m'a fait remarquer (et je verse ceci au compte de la rubrique paranoïa-perversion), que le paranoïaque se trouvait bien d'entretenir et/ou de protéger un être en quelque façon disgracié, débile, infirme ou inférieur, ou ayant simplement souffert des malmenages de l'existence, de l'histoire etc. C'est, à mon avis, qu'il a ainsi la garantie qu'un autre que lui représente l'objet (dé) chu. Dans tes retournements des identifications projectives et à l'agresseur, il peut alors exercer sur son protégé son emprise et sa maîtrise sous cette forme de sadisme exacerbé qu'on appelle l'altruisme ou la charité, en objectivant ce à quoi il croit pouvoir ainsi échapper. Certain(e)s payent ici de leur mort de ne plus, par leur mouvement d'autonomisation, correspondre à cette fonction. L'inverse existe aussi il est vrai : un enfant, par exemple, modèle de réussite réparant les détresses et déroutes de l'enfance du sujet devient possiblement l'objet d'une mise-à-mort si une maladie détériorante vient réincarner en lui tout le narcissisme négatif que le paranoïaque y avait conjuré...

- Il arrive que certain proche collaborateur me reproche de subordonner mes devoirs de thérapeute à des spéculations verbeuses de platonicien attardé. Comme si le « passage à l'acte thérapeutique », et autres « urgences » et « efficacités » pouvaient prendre effet sans être soutenus d'un minimum (voire d'un maximum) de réflexion sur l'Essence des manifestes phénoménaux ombragés ; et comme si être platonicien n'était pas aussi, voire d'abord, être sensible aux affaires de la Cité et à ses Lois ! Toujours est-il que ma pratique laborieuse sur la paranoïa, pour participer d'une démarche avant tout clinique, structurelle et interprétative, n'en a pas moins débouché sur la mise en perspective, dans son Etre, de **Catégories et d'aspects formels de la Pensée** (im)pure. J'ai ainsi traité du Droit, de la Justice, de la Logique et même de la Prophétie, dans leurs fondements paranoïaques. Je pense avoir été assez loin ici dans la phénoménologie de cette entité comme de cette existence, mais sans pouvoir éviter, effectivement, un grand détour chez les Grecs, et pas seulement chez Platon : fonctions articulées du nécessaire oubli (Léthé), du repos (Hypnos), du plaisir (Hédoné) autour de l'insoutenable vérité (Alethéia) rongée par Thanatos...<sup>5</sup>. Ceux que ça pourrait amuser, liront dans le texte ce que j'en ai déduit quant à la « folie logique », de son **manque d'illusion** à son incapacité de bénéficier d'une bienheureuse amnésie des origines, comme au court-circuit qui en résultait dans le réel pour « clôturer » tout échange authentique. Une facticité de choses-en-soi et d'objets bizarres, sans jeux comme sans rêves, condamne à répéter le passé dans la prospection de son retour traumatique ; sans espoir ni surprise. Je n'entends pas démontrer à nouveau comment ceci s'articule très intimement avec les idées de l'aristotélo-kanto-machiste Freud sur le jugement d'attribution et celui d'existence, sans lesquels il n'y a rien à comprendre à l'introjection-répudiation, à l'intérieur et à l'extérieur, au bon et au mauvais, à l'accès satisfaisant ou à la répétition qui gouvernent la retrouvaille et le déplacement des investissements et des objets de plaisir selon le degré d'épreuve qu'est la réalité-Seule l'analyse philosophique peut exprimer le gouffre que creuse dans la symbolisation les avatars conceptuels et intellectuels de la négation, dans ses effets méta-pulsionnels,

5. Le détour a dû être élargi du côté de Cicéron, de Hegel et de Nietzsche. Il est vrai que les deux derniers ne prenaient pas la pensée grecque pour de la crotte de chat...

comme rejet de l'insoutenable et de l'insupportable mettant – en place de son deuil – la perte de la réalité. Ceci ne m'a jamais empêché, mais plutôt permis, de cerner parfois l'événement comme son potentiel. Voire d'en comprendre l'impact quand sa mise en acte par l'Objet ou par l'effet d'une révélation intempes- tive venait désencapsuler tes représentations mortifiantes de la fixation par un débordement de ses aménagements dits caractériels ou en faux-self. Ceci ne m'a jamais empêché, non plus (au moins pendant trente ans) de me livrer à l'exer- cice risqué de la psychothérapie, et même de la cure-type, ou de la recherche de méthodes aménagées, j'ai souvent exposé une technique d'induction régres- sive, assistée par la chimiothérapie, permettant de reprendre, dans le renou- veau, l'affrontement au mauvais objet interne dans les conditions d'une décul- pabilisation de l'aspiration passive reniée, du fait des divers fantasmes d'angoisse (intrusive, homosexuelle, ambivalente incorporative etc.) dont elle est surchar- gée. J'ai décrit aussi comment, par inadvertance mais non sans profit, je m'étais retrouvé, par une évolution progressive du transfert persécutoire, en position d'objet transitionnel ou de « fétiche » limitant, ipso facto, la généralisation de la transposition sadique anale sur le socius. J'ai, en somme, obtenu, plus souvent que je ne l'aurais cru, quelques bons résultats compte-tenu de l'âge du délire et, ce qui n'est pas la même chose, de celui des patients (et, désormais, du mien). Je n'ai pas constaté que de moins métaphysiciens en obtenaient plus...

Il me faut bien, malgré tout ce que j'aurais encore à ajouter, conclure. Après avoir souligné que d'autres ont autre chose à dire, qu'ils le disent mieux, qu'ils en disent plus, je voudrais émettre deux vœux. D'abord qu'à ce que j'ai dit, cer- tains trouvent à « redire ». C'est que, comme St Thomas (d'Aquin), j'aime les « disputes ». Ensuite que d'autres redécouvrent, un jour, mes petites trouvail- les avec la joie qui fût la mienne lorsque j'ai découvert qu'un grand nombre d'entre elles ne faisaient que retrouver ce qu'avaient déjà tellement mieux for- mulé des prédécesseurs méconnus au moment de mes recherches, ou des aïnes dont je pensais, a priori, que leurs idées ne pouvaient que m'être étrangères. Ce n'est que par ces accords après-coup, voire transgénérationnels, qu'on peut, en effet, s'assurer de ce minimum consensuel qui nous différencie de nos patients. La paranoïa présentant, aux dires répétés de Freud, une ressemblance synchronique frappante avec les théories et méthodes psychanalytiques, cette considération diachronique ne me paraît pas sans portée comme devant être, du présent travail, le mot de la fin, si ce n'est le fin mot.

### Auto-bibliographie

Directement sur le sujet :

*Hystérie, schizophrénie, paranoïa*, 1 vol. Privat, Toulouse, 1983 (en particulier : III<sup>e</sup> partie, chapitre 4. « Contribution à la théorie psychanalytique de la paranoïa » ; Chapitre 5 : « Fragments du traitement psychothérapeutique d'un délire interprétatif de référence chez une jeune fille » ; Chapitre 6 : « Pourtours paranoïaques ».

*La forclusion comme concept pur et pratique* :

« L'impertinence de l'Homme aux loups », *l'Information Psychiatrique*, 1984, Vol. 61, n°5, pp. 691-697.  
 « La forclusion dans ses rapports avec le déni et le clivage » (Id., n°8, pp. 1087-1093).  
 « Schreber entre Freud et Lacan » : Le problème de la projection dans ses rapports avec la forclusion (Id., n°10, pp. 1387-1396).

*A propos d'une correspondance récemment découverte entre Freud et Bjerre* (en collaboration avec A. de la Paillonne-Lidbom) *Frénésie*, II, n°5, pp. 97-114